



SAINT-VARENTAIS

Patrimoine industriel

Adoptez votre patrimoine !



PLAN DE LOCALISATION

Historiquement, neuf communes constituent le Saint-Varentais : La Chapelle-Gaudin, Coulonges-Thouarsais, Geay, Glénay, Luché-Thouarsais, Luzay, Pierrefitte, Sainte-Gemme et Saint-Varent.

Les sites du patrimoine industriel jalonnent tout le territoire, témoignant de l'intense activité économique du Saint-Varentais.

Au fil de ce livret, vous découvrirez ces sites exceptionnels. Pour pouvoir vous repérer sur la carte de localisation, ils seront mentionnés en couleur dans le texte.

- Limites du Saint-Varentais
- Réseau routier principal
- Réseau routier secondaire
- ■ ■ Réseau ferroviaire
- Commune
- Lieu-dit
- Cours d'eau

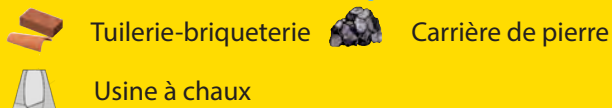
Patrimoine ferroviaire



Gare

Viaduc

Industrie de la terre et de la pierre

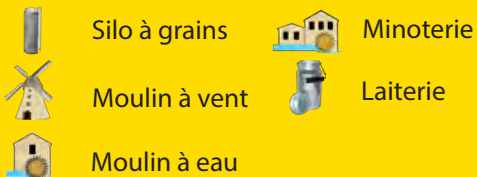


Tuilerie-briqueterie

Carrière de pierre

Usine à chaux

Industrie agroalimentaire



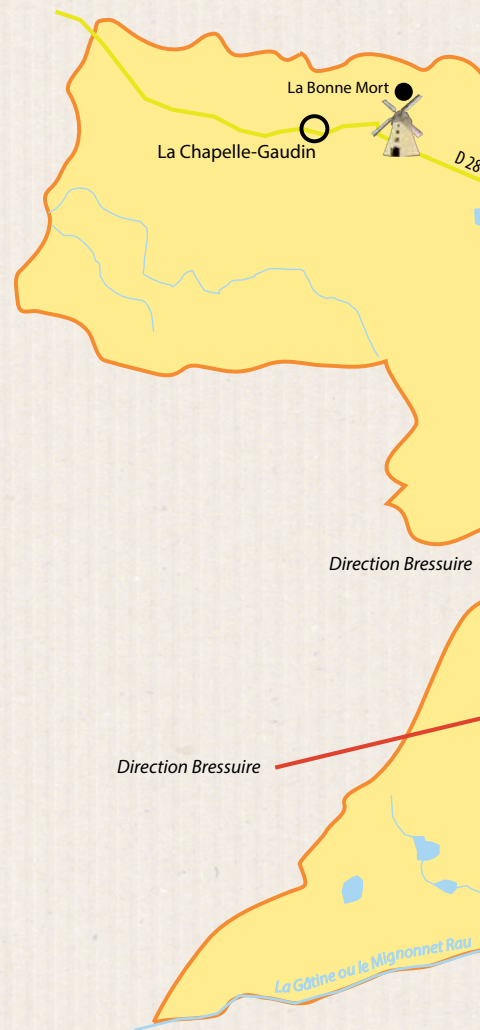
Silo à grains

Minoterie

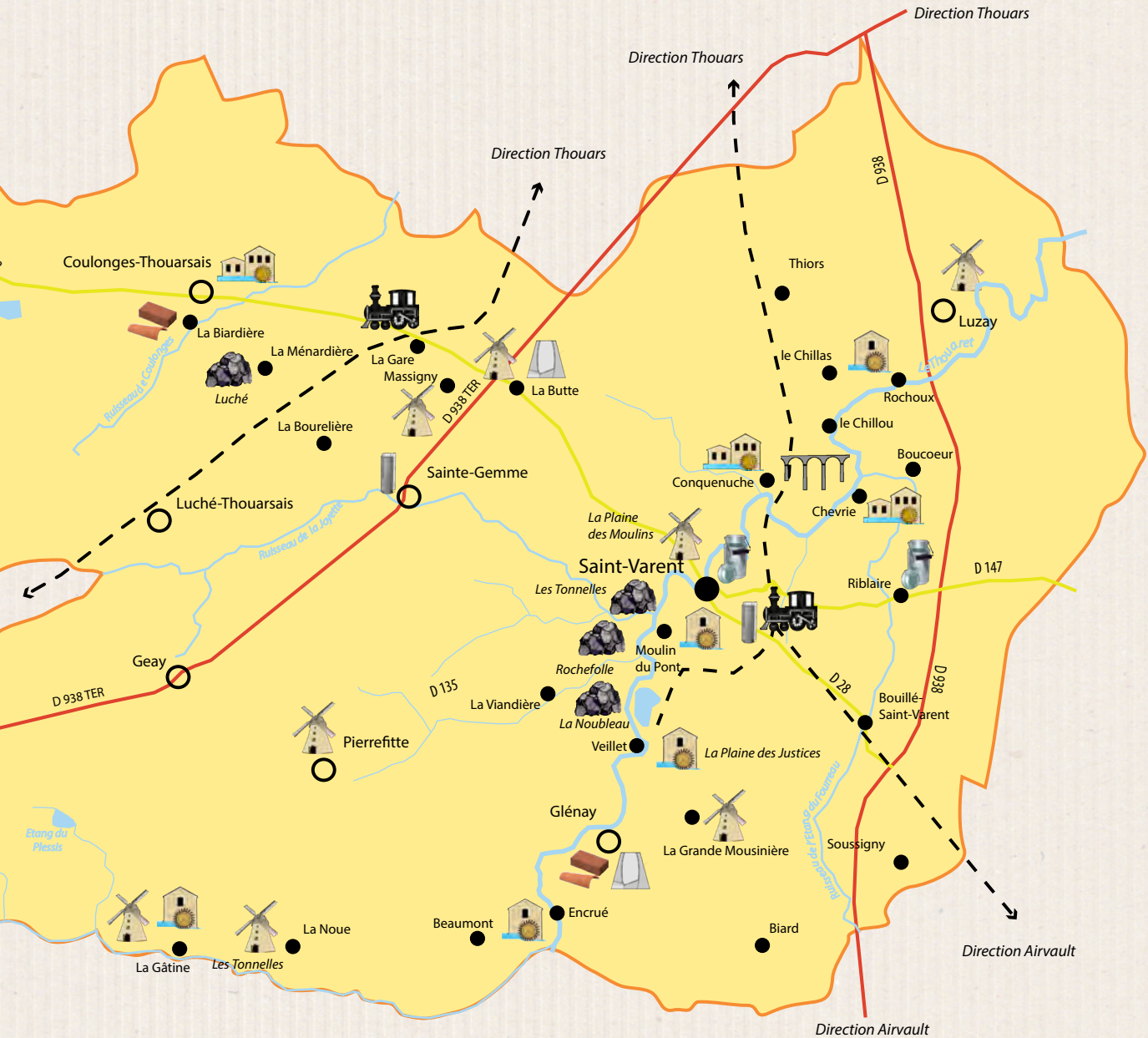
Moulin à vent

Laiterie

Moulin à eau



Carte des sites industriels du Saint-Varentais



ENTRE PLAINE ET BOCAGE



Panorama Saint-Varentais

Le Saint-Varentais est situé au nord du département des Deux-Sèvres, partagé entre les contreforts de Gâtine, le Bocage Bressuirais, et la plaine du Thouarsais. La région profite donc de l'influence de ces entités qui offrent un panorama original :

- Un paysage de semi-bocage conditionné par le maillage des haies et bosquets, avec un relief vallonné ponctué de retenues d'eau. En raison de la roche affleurante, les sols sont difficiles à cultiver. L'élevage est donc majoritaire. L'habitat est relativement dispersé, avec de nombreux ruisseaux et petits cours d'eau, affluents de la rivière le Thouaret.



Paysage de bocage

- D'autre part, des plaines de grands horizons, avec de larges parcelles de culture, rectilignes et ouvertes. La production agricole est tournée vers la culture céréalière. L'habitat est regroupé en petits bourgs et villages, comme Riblaire ou Boucœur.

Cette dualité ne se limite pas au paysage, elle impacte également la vie économique du territoire par la variété de ces ressources naturelles. Élément naturel incontournable du Saint-Varentais, le Thouaret prend naissance dans les collines du Bocage, à Chanteloup, au sud de Bressuire. Sous-affluent de la Loire, long de 52 km, il effectue le tiers de son parcours dans le Saint-Varentais où il est grossi de quelques ruisseaux.

Ce cours sinueux favorise le développement de l'activité économique locale.



Paysage de plaine



Le Thouaret vu du Moulin de Volbine

Le secteur est traversé par trois axes routiers : la Sévrienne, voie rapide qui traverse le département du nord au sud, la route départementale 938 ter, axe Thouars - Bressuire rejoignant l'Atlantique, et la route départementale 28 reliant Airvault à Maulévrier (liaison Poitiers-Cholet-Nantes). La voie de chemin de fer parcourt le territoire du nord au sud grâce à deux tronçons.

🔧 Le saviez-vous ?

Le Saint-Varentais tient son nom du chef-lieu, Saint-Varent. Évêque de Cavaillon (Var) au VI^e siècle, Saint-Véran intervint au Concile de Poitiers vers 589. D'un âge avancé, il s'installa dans la région et y fonda un ermitage, évangélisant le secteur. Il décéda en 598.

LES TRANSFORMATIONS DU TERRITOIRE A PARTIR DU MILIEU DU XIX^e SIECLE

A l'instar du département des Deux-Sèvres, le Saint-Varentais est un territoire rural, propice à la culture grâce à son climat tempéré et à son sol fertile. L'agriculture est donc la principale activité économique avant le milieu du XIX^e siècle. La surface des exploitations est en général modeste, de moins de dix hectares à une quinzaine. Essentiellement familiales, ces exploitations sont tournées vers la polyculture et l'élevage.



Vue générale de la ville de Saint-Varent dans le 2^e quart du XX^e siècle - Coll. P. Auger



La Grande Rue à Saint-Varent, enseigne de viticulteur au début du XX^e siècle - Coll. P. Auger

La vigne est une production omniprésente sur le territoire jusqu'à la fin du XIX^e siècle. L'analyse du cadastre parcellaire de 1830 dit napoléonien indique, grâce aux noms de parcelles, la localisation de vignes à Boucoeur, Bouillé Saint-Varent, le Chillou, la Brosse et la Viandière notamment. La production est essentiellement celle de vins blancs, jugés « légers et agréables ».

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le monde de la vigne est touché par un fléau décimant les cultures, le puceron dévastateur nommé « phylloxéra vastatrix ». Cet insecte originaire d'Amérique du Nord détruit les vignobles du Sud de la France à partir de 1863 et touche rapidement l'ensemble du pays.

Dans le Saint-Varentais, le vignoble local est pratiquement anéanti en 1880, bien que les viticulteurs de l'ensemble du Thouarsais se soient syndiqués afin de travailler ensemble à l'éradication de ce parasite. La destruction des vignes bouleverse donc l'économie agricole locale, contraignant la majorité des Saint-Varentais à se reconverter.

Cette catastrophe survint au moment d'un profond changement de l'économie mondiale : la Révolution industrielle. Cette industrialisation est le résultat de plusieurs facteurs : la croissance démographique de l'Europe à partir du XVIII^e siècle, les progrès de l'agriculture, l'amélioration des voies de communication et les progrès techniques de la mécanisation de la production.



Vignes en Saint-Varentais

Marqués par l'esprit d'initiative qui les caractérise, les Saint-Varentais vont s'adapter à ces changements. Aidés par les nouvelles possibilités financières qui vont leur permettre de réaliser de lourds investissements, certains d'entre eux vont s'appuyer sur les ressources naturelles locales pour redynamiser la vie économique du territoire.

LE PATRIMOINE FERROVIAIRE

Le développement du chemin de fer en France contribue largement à l'expansion de l'industrie saint-varentaise. Avec un réseau de voies de communication dense et fiable, les entreprises vont pouvoir acheminer leurs marchandises vers l'extérieur.

€ Le réseau ferroviaire en Saint-Varentais €



Le Viaduc de Conquenuche - Coll. P. Auger

Le réseau ferroviaire du Saint-Varentais est établi vers 1882, lors de la mise en place du tronçon Montreuil-Bellay - Thouars - Niort. Cette portion est intégrée à la future ligne Paris - Bordeaux mise en place en 1881 par la Compagnie des Chemins de Fer de l'État, pour le transport de marchandises et des voyageurs.

La gare de Thouars, construite à partir de 1872, est un arrêt technique pour tous les trains express et une étape incontournable pour le trafic. Afin de relier les deux gares, il est nécessaire de construire un ouvrage au-dessus du Thouaret : le viaduc de Conquenuche.

Céréales, cailloux, bambou pour la fabrication de cannes à pêche, le réseau ferroviaire ouvre les entreprises du Saint-Varentais vers l'extérieur, tant pour l'import que l'export. D'ailleurs, bien que le trafic des voyageurs cesse en gare de Saint-Varent vers 1979, l'activité ferroviaire reste intense, grâce au transport des granulats produits par les carrières, qui sont directement reliées au réseau.



Chemin de fer en Saint-Varentais



Passage d'un train de granulats sur le Viaduc de Conquenuche

€ Architecture ferroviaire €



La Gare de Saint-Varent - Coll. P. Auger

La mise en place du réseau par l'État implique la construction de bâtiments fonctionnels, gare, maisons de garde-barrière. Ces édifices qui jalonnent le cours du rail possèdent de grandes similitudes architecturales dans le Saint-Varentais.

La gare de Saint-Varent est installée en dehors des limites du bourg. Elle est divisée en trois bâtiments : la gare, le hall d'attente et la halle aux marchandises. Sur deux niveaux, la gare accueille les parties publiques avec salle d'attente et guichet au

LE PATRIMOINE FERROVIAIRE

rez-de-chaussée et les espaces privés à l'étage. Le hall d'attente et la halle de marchandises sont placés dans le prolongement de la gare.

La maison de garde-barrière témoigne de la fonction de cet « agent préposé à la surveillance des passages à niveau ». Retenant la circulation routière lors de la traversée du train par des barrières, le garde-barrière réalise également l'entretien et la surveillance des voies. Les agents mariés sont affectés à ce poste : le mari surveille les voies et sa femme manœuvre les barrières.

La maison est située au croisement entre voies ferrées et routières. L'architecture est adaptée à la fonction et à l'exigence des rails. La maison s'organise sur deux niveaux : la cuisine et la chambre sont au rez-de-chaussée et le comble abrite deux pièces. Un appentis vient s'adosser au mur pignon.

Gares ou maisons, les murs sont en moellons recouverts d'enduit. Les encadrements légèrement cintrés des baies et les chaînages d'angle sont en calcaire. Les toitures, à faible pente, sont recouvertes d'ardoises.



Maison de garde-barrière au Chillou

€ Agence de maintenance des motrices Colas Rail à Saint-Varent €

En 2007, un centre de maintenance de motrices est ouvert à Saint-Varent par l'entreprise Séco-Rail, désormais Colas-Rail. Cette infrastructure bénéficie d'un embranchement déjà en place

grâce au réseau ferroviaire des carrières Roy, qui appartiennent à 50% au groupe Colas. Elle peut accueillir jusqu'à une trentaine de motrices mises bout à bout.



Mak 1206 entrant en gare de Saint-Varent
Coll. P. Bouyjou

Le saviez-vous ?

Que ce soit une panne à réparer ou un simple mécanisme à changer, une motrice doit être systématiquement démontée lors de son entretien pour respecter les règles de sécurité de circulation du réseau ferré de France.

L'entreprise Colas-Rail installe également à Saint-Varent en 2010 un centre de formation agréé afin d'assurer une formation initiale et continue aux principales fonctions de sécurité, de l'agent d'accompagnement au conducteur.

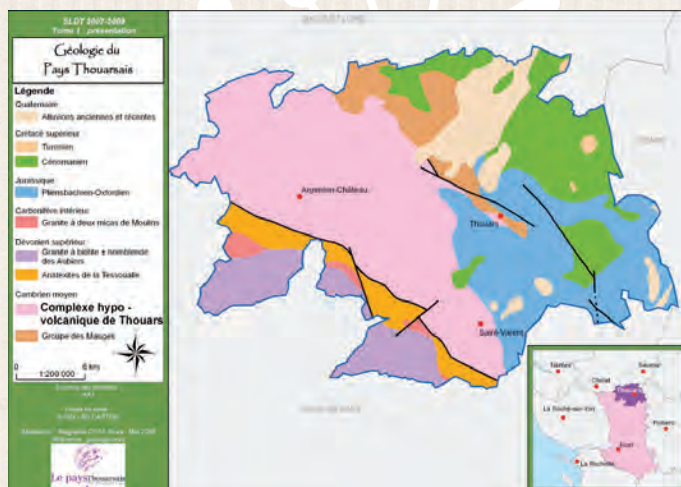
LE CADRE GÉOLOGIQUE

Gâce à sa diversité géologique, le sous-sol du Saint-Ventais a très tôt été exploité par les hommes pour des besoins locaux. Les toponymes de certains lieux révèlent cette nature, comme le Chillou, qui tient son nom du patois « chaille », qui signifie pierre. L'histoire géologique du sous-sol du territoire, longue et complexe, débute il y a environ 650 millions d'années.

Le Saint-Ventais présente deux formations bien distinctes et différentes. Elles influencent le paysage, l'habitat et les activités humaines.



Roche de Conqueneuché



Carte géologique du Pays Thouarsais

Les roches du Pays Thouarsais sont employées en matériaux de construction, du sable à la pierre de taille en passant par le moellon, ainsi qu'en production de granulats. Le sous-sol saint-ventais est favorable à l'extraction de ces fragments de roche. Les granulats sont produits par concassage de roches de nature variée, principalement des granitoïdes du complexe hypovolcanique de Thouars (microgranite, diorite, gabbro...). Leur usage est destiné à l'élaboration des couches de chaussées, de routes, autoroutes ou pistes d'atterrissage. Ils sont également employés dans la préparation de béton ou encore dans le ballastage* des voies ferrées.

*Ballast : Pierres concassées tassées sous les traverses d'une voie ferrée

A l'Ouest, un socle granitique et métamorphique formé par le complexe hypovolcanique de Cholet/Thouars il y a 520 millions d'années, au Cambrien Moyen. Il est composé de microgranite de Thouars et de roches magmatiques, dont les diorites.

A l'Est, le socle granitique est recouvert par des roches sédimentaires datées du Jurassique (entre -203 et -135 millions d'années), avec la formation de calcaires et marnes et du Crétacé Supérieur (entre -135 et -65 millions d'années), matérialisée par un dépôt d'argiles, de sable, de grès principalement.



Diorite au Belvédère du Pâtis

LE TRAVAIL DE LA TERRE

La présence de gisements d'argile permet l'installation de fabriques de céramique, dont la spécialité est liée à la qualité de la terre utilisée ; la terre du Saint-Ventais est propice à la production de tuiles et de briques. Ces matériaux sont indispensables aux constructions locales, publiques ou particulières, car les toits de la région sont majoritairement recouverts de tuiles, creuses ou plates, tandis que la brique recouvre les sols. Les fours témoignent de l'évolution des techniques de cuisson au fil du temps. Ils restent bien souvent l'un des rares vestiges encore en place d'établissements fermés.

🔗 Les tuileries-briqueteries 🔗

Le nombre de tuileries-briqueteries artisanales croît dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Les établissements s'implantent à côté des gisements de terre spécifique à la production et fonctionnent de manière saisonnière, en été, tandis que la terre est extraite l'hiver.

La tuilerie-briqueterie située au lieu-dit **la Biardière**, sur la commune de Coulonges-Thouarsais, a vraisemblablement été créée par Henri Abellard durant cette période, avec un premier four en 1848. Une autorisation préfectorale lui permet de compléter son activité en 1861 grâce à la création d'un second four destiné à la fabrication de chaux. Les murs épais sont talutés de moellon de granite à l'extérieur. La voûte et les murs intérieurs sont formés de briquettes placées sur champ.

En 1889, Honoré Abellard reprend l'activité qui cesse dans les années 1920.

Un grand nombre de tuileries-briqueteries ferment au début du XX^e siècle faute de pouvoir investir dans un équipement moderne et onéreux. D'autres, au contraire, bénéficient des améliorations techniques qui concernent toutes les étapes de fabrication (extraction de l'argile, préparation et cuisson).

C'est le cas de la tuilerie-briqueterie Darfeuille puis Vincent à **Glénay, rue du four**. Créé durant le 3^e quart du XIX^e siècle, cet établissement artisanal est repris par le couple Darfeuille en 1880. L'électricité y est installée en 1941, année où leur fils Raoul reprend la succession, alors qu'un manège animal était utilisé pour le malaxage de la terre jusque-là. Le four à sole horizontale est reconstruit en 1947. Il est constitué de murs épais de moellons de schiste, doublé par des briques. La voûte est recouverte de sable de Loire. Jean Vincent reprend la succession en 1961 et fait bâtir le hangar précédant le four. Ce bâtiment devient l'atelier de fabrication de tuiles, briques et briques plâtrières avec l'installation



Four de la tuilerie-briqueterie à Glénay



Ancienne école privée de Coulonges-Thouarsais

🔧 Le saviez-vous ?

L'installation de la tuilerie-briqueterie a impacté l'habitat de Coulonges-Thouarsais : la brique a été employée pour l'encadrement des ouvertures, le chaînage des angles et les corniches sur de nombreux bâtiments.

LE TRAVAIL DE LA TERRE

de diverses machines : le mouilleur-mélangeur, le malaxeur, la mouleuse et la coupeuse. L'activité cesse en 1971 car la crise pétrolière entraîne la fermeture de la plupart des petits établissements.

€ Les usines à chaux ☞

La chaux est également fabriquée dans ces établissements jusqu'aux années 1860. Obtenue par la calcination de pierre calcaire à environ 1100°C, elle est alors exclusivement utilisée dans la construction. Le développement de l'amendement des terres par la chaux à partir du début du XIX^e siècle entraîne une augmentation des besoins de ce matériau. Avec son industrialisation, la production augmente et l'activité se spécialise. Des établissements spécifiques à la production de la chaux sont alors créés.



Vue du massif du four de l'usine à chaux de Glénay

Dans le Saint-Varentais, au moins deux usines à chaux sont répertoriées. L'une d'elle se situe à **la Butte**. Cette usine comprenait deux fours datant des années 1860 mais qui ne fonctionnaient plus en 1898. Le site devient alors une friche industrielle.



Vue du massif du four de l'usine à chaux de la Butte

L'autre usine se trouve à **Glénay, rue de l'École**. Elle est créée en 1882 par Jean Mazelpeu et Auguste Rabouant, à la suite d'une décision préfectorale qui les autorise à installer un four à chaux chauffé au charbon anthracite. L'établissement est racheté en 1900 par le limousin Jean Brosse. L'activité cesse dans les années 1930.

Les fours de ces deux usines fonctionnaient de la même manière : la pierre à chaux cassée en petits blocs était acheminée sur la plate-forme du four par une rampe d'accès. L'ouverture supérieure, le gueulard, permettait d'introduire la pierre et le charbon nécessaire à la combustion. La chaux était ensuite retirée en bas du four après cuisson, par des gueules de défournement.

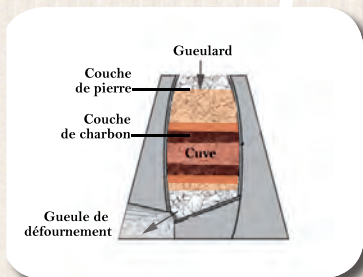


Schéma d'un four à chaux

⚙️ Le saviez-vous ?

L'amendement en agriculture désigne l'apport d'un produit fertilisant ou d'un matériau, comme la chaux, afin d'améliorer la qualité du sol.

→ Pour en savoir plus sur le fonctionnement d'une tuilerie-briqueterie et d'une usine à chaux, rendez-vous sur le site de l'inventaire du patrimoine industriel du Poitou-Charentes, rubrique « Schémas »
<http://decouverte.inventaire.poitou-charentes.fr/le-patrimoine-industriel>

L'EXTRACTION DE LA PIERRE

☞ Une exploitation ancienne ☞

L'exploitation du sous-sol de la région pour l'extraction de la roche destinée à différents usages est pratiquée très tôt. Cependant, le développement de cette activité de manière industrielle débute dans la seconde moitié du XIX^e siècle en France, avec l'amélioration des voies de communication et la création du réseau de chemin de fer à partir des années 1870. L'évolution des procédés techniques, de la machinerie, permet alors d'augmenter les capacités de production.

A Saint-Varent, dix demandes d'ouverture de carrière sont sollicitées auprès de la Mairie entre 1903 et 1908. Parmi elles, M. Gatard, en 1903, souhaite exploiter le sous-sol aux lieux-dits « le Moulin du Pont » et « le Ruisseau » ; M. Rabit demande la même année l'ouverture d'une carrière sur le site de « la Plaine des Moulins », alors que les premières maisons se trouvent à moins de 700 m du lieu d'extraction... M. Prudhomme sollicite en 1907 l'ouverture d'une carrière sur le site de Rochefolle, à la confluence du ruisseau de la Joyette et du Thouaret.



La carrière des Tonnelles - Fonds Pinel, Coll. Musée Henri Barré

☞ Vers une industrialisation de l'exploitation des carrières ☞

Comme l'illustrent les cartes postales anciennes du site de Rochefolle, les carrières du Saint-Varentais en ce début du XX^e siècle sont des petites unités d'exploitation majoritairement à ciel ouvert. Elles produisent des matériaux pour les artisans du bâtiment ou des travaux publics sur un plan local. La pierre extraite, notamment à Rochefolle, est du granulat de diorite, typique du Saint-Varentais, destiné à l'entretien des chemins.



La carrière de Rochefolle - Coll. P. Auger



Le chemin de fer dans la carrière de Rochefolle Coll. P. Auger



Le concasseur de la carrière des Tonnelles Fonds Pinel, Coll. Musée Henri Barré

Les années 1920 marquent véritablement un tournant dans l'exploitation des carrières. L'extraction de la roche est manuelle avant cette période, avec deux méthodes coexistantes, la coupe et l'explosion. La pierre, jusqu'alors transportée par des charrettes tirées par des chevaux ou des bœufs, va être acheminée par chemin de fer vers une machine destinée à concasser la roche pour la transformer en granulats mécaniquement : le concasseur. Cette évolution technique concerne donc toutes les phases de travail, de l'extraction au transport.

L'EXTRACTION DE LA PIERRE

Si la carrière de Rochefolle est exploitée grâce aux deux méthodes, humaine et mécanique, **la carrière des Tonnelles**, située sur la commune de Saint-Varent, est entièrement mécanisée. Les conditions de travail évoluent également, d'autant plus que l'accroissement de l'activité nécessite une main d'œuvre importante. Aux Tonnelles, les ouvriers disposent d'un bâtiment où ils peuvent déjeuner.

Les moyens de livraison des granulats sont modifiés. Le réseau de chemin de fer s'étend au fil du temps et son usage devient courant. L'entreprise de carrière de M. Baubry, installée route de Pierrefitte à Saint-Varent, passe de la livraison au moyen de tombereaux tirés par des bœufs à des camions qui proviennent de surplus américains achetés par l'entrepreneur après la guerre 1914-1918.

Les surfaces d'exploitation de ces carrières sont restreintes, la production s'essouffle donc rapidement : ces entreprises fondées au début du XX^e siècle ferment dans les années 1920.

€ Succès de carrières €

L'entreprise de production de granulats fondée par Alphonse Roy est un véritable exemple de réussite économique, tant dans l'exploitation des carrières que dans la région saint-varentaise.



Les concasseurs de la carrière de la Noubleau
Coll. P. Auger

que le travail était essentiellement manuel, les installations sont modernisées : un skip* est mis en place pour remonter les cailloux, deux concasseurs, bientôt quatre, un crible rotatif ainsi que deux élévateurs à godets. Des trémies sont élevées à 20 m au dessus du sol afin de charger les granulats dans des camions ou des wagons avant d'être livrés.

Le chargement manuel des granulats débités à l'explosif dans des wagonnets acheminés jusqu'au skip est abandonné vers 1950 au profit d'une pelleteuse sur chenilles. Un concasseur à mâchoires



En-tête de facture de l'entreprise Baubry à la laiterie de Riblaire - Coll. P. Auger



La carrière de la Noubleau - Coll. M. Le Fur

L'esprit d'initiative et l'adaptation perpétuelle aux nouvelles techniques expliquent en partie ce succès.

Ancien forgeron, Alphonse Roy se reconvertit dans les travaux aux Ponts et Chaussées après la guerre 1914-1918. En 1926, il fait ouvrir une carrière sur des terres appartenant à sa famille, sur les coteaux de **la Noubleau**, au sud-ouest de la commune de Saint-Varent. La pierre extraite, la microdiorite bleue, est recherchée pour sa résistance à l'écrasement, convenant aux travaux publics. Le débit est alors de 40 tonnes par jour.

La demande croissante des Ponts et Chaussées conduit Alphonse Roy à se raccorder en 1933 par rails à la ligne de chemin de fer Paris - Bordeaux grâce à une voie ferrée longue de 2 km. Alors

*Skip: Benne en anglais, installation servant à la montée des charges lourdes à l'aide de bennes roulant sur un plan incliné qui se vidangent par basculement

L'EXTRACTION DE LA PIERRE

est également installé.

Les années 1970 marquent un tournant dans l'industrialisation de la Noubleau. Une centrale d'enrobage est déjà installée en 1968. Après une étude spécialisée, toutes les installations sont repensées. La production se divise alors en plusieurs phases, selon différentes granulométries. Cette nouvelle installation est également marquée par l'arrivée de l'informatique : les bandes transporteuses sont pilotées par ordinateur. En 1977, la carrière de la Noubleau produit 17000 tonnes par jour. Elle continue de se moderniser en 1995 avec l'installation d'un concasseur giratoire de grande taille.



Le concasseur primaire de la carrière de la Noubleau - Coll. V. Bellard



Un train de cailloux en provenance des carrières de Saint-Varent entre en gare de Thouars Cart'entraîn 2003 - Coll. P. Auger

carrière. Des réfugiés politiques espagnols, logés dans l'Orangerie du château de Thouars, viennent travailler à la Carrière de la Noubleau à partir de 1936. Un véritable esprit de famille s'installe, impulsé par Alphonse Roy.

Avec l'achat de la carrière de la Gouraudière en 1951 sur la commune de Mauzé-Thouarsais, produisant de la microdiorite bleue ainsi que du microgranite rose, les carrières Roy deviennent le premier site d'exploitation en France. Une quarantaine de personnes sont employées à la Noubleau, avec la production de granulats et d'enrobés. Le groupe désormais détenu à part égale entre Colas et Eurovia, bénéficie des certifications ISO* 9001 de qualité depuis 2001 et ISO 14001 environnement depuis 2005.

La carrière de Luché est ouverte en 1991 au lieu-dit la Ménardière. Fondée par le groupe Nivet après la fermeture de la carrière de Ligron sur la commune de Sainte-Radegonde, près de Thouars, l'entreprise de Luché exploite de la microdiorite bleue, également pour le béton, l'enrobé ou les ballasts de chemin de fer. Le site est désormais détenu par Eurovia.

Ces deux entreprises exploitent actuellement les deux grandes carrières du Saint-Varentais. Leurs principaux clients sont l'État et les collectivités grâce à de grands chantiers comme celui de la LGV Sud Europe Atlantique qui relie Tours et Bordeaux depuis 2010.



La carrière de Luché-Thouarsais

L'EXTRACTION DE LA PIERRE

Un paysage minéral



Le terril de la Plaine des Justices

Le paysage du Saint-Varentais est indéniablement marqué par l'exploitation du sous-sol. Plusieurs terrils*, comme **Les Tonnelles** ou **la Plaine des Justices**, peuvent être observés, parfois couverts de végétation sauvage.

L'exploitation des carrières de pierre est particulièrement contrôlée, pour l'intégration et la protection de l'environnement. Les carrières de la Noubleau et de Luché ont d'ailleurs adhéré à une charte environnementale : la Charte Environnement des Industries de Carrière qui permet de mieux identifier les impacts environnementaux et les techniques de réaménagement de ces carrières. Afin de poursuivre leur activité, les carrières Roy achètent régulièrement des terrains autour des sites et louent ceux qui ne sont pas encore exploités aux agriculteurs. Un effort est également fait pour améliorer les aménagements paysagers, aux alentours de l'exploitation tout comme à l'intérieur, sur les zones non exploitées.

Ces carrières intègrent également le programme « l'Homme et la Pierre » qui répertorie et valorise les sites d'intérêt géologique en Deux-Sèvres. Par exemple, le terril du Pâtis, situé à 500 m à l'ouest de la Noubleau, est un lieu d'observation privilégié de la carrière et ses environs. Grâce à une médiation attentive, le site permet de visualiser l'organisation spatiale du site de la Noubleau et les différentes étapes de fabrication du granulats, avec le front de taille, les concasseurs... Le site est aussi essentiel pour la compréhension du paysage et la géologie du Saint-Varentais.



Le Belvédère du Pâtis

Le saviez-vous ?

L'ouverture d'une carrière n'est pas due au hasard. Avant la demande d'autorisation par arrêté préfectoral, une étude minutieuse est réalisée en amont. Cette ouverture est ainsi planifiée en fonction des besoins et de l'environnement. Un schéma départemental a été mis en place, avec les contraintes géographiques et géologiques. Certaines cartes anciennes, notamment la carte de l'État Major du XIX^e siècle, indiquent également les gisements, avec une marge d'erreur très faible.

La présence de ressources naturelles utiles et de réseaux de communication développés sont des éléments primordiaux pour la mise en place d'une carrière, afin d'acheminer la production vers l'extérieur.

Quatre ans au moins et de 4 à 5 millions d'euros à fonds perdu sont ainsi nécessaires avant d'ouvrir une carrière...

*Terril : Dépôt de déblais stériles constitués en marge de l'exploitation d'une carrière

LE SECTEUR AGROALIMENTAIRE

Grâce à un climat tempéré et un sous-sol fertile, les terres du Saint-Varentais sont propices à la polyculture et l'élevage. Au début des années 1900, les exploitations agricoles couvrent de petites surfaces de polyculture et subviennent principalement aux besoins de la famille. Les récoltes se composent alors essentiellement, de blé, d'orge et de seigle.

Après la guerre 1914-1918, l'Office Agricole des Deux-Sèvres, organisme précédant la Chambre d'Agriculture, est créé afin de relancer l'économie agricole. Le maïs constitue une nouvelle ressource, avec une amorce de spécialisation des cultures. L'utilisation raisonnée d'engrais, fort coûteux, et la sélection de nouvelles semences permettent d'obtenir un meilleur rendement : en 1900, un hectare de blé produit 10 à 12 quintaux* alors que la production atteint 20 quintaux en 1920. L'évolution de la mécanisation marque également un changement de pratique, notamment des semis et de la récolte.

Les années 1970 sont marquées par une évolution de l'agriculture, pour les exploitations et la production. Les générations changent et certains ouvriers agricoles préfèrent le monde industriel, notamment celui des carrières. Les exploitations deviennent moins nombreuses mais de taille plus importante, avec une spécialisation des cultures de plus en plus marquée. Le secteur agricole se tourne alors vers une culture industrielle, suivant les progrès des technologies et de la recherche agricole.



Site de Terrena Poitou à Saint-Varent - J. Rovira

coopérative agricole du Grand-Ouest, travaille avec les agriculteurs afin d'améliorer les performances économiques grâce aux évolutions techniques de production. Adhérente du projet Agriculture Écologiquement Intensive, la coopérative tend vers une agriculture raisonnée et plus économique.

L'élevage n'est pas en reste dans la production agricole du Saint-Varentais. Celui de bovins, le plus important, connaît quelques évolutions : la race parthenaise, employée pour sa force, est rapidement délaissée avec l'arrivée de la mécanisation au profit des normandes pour leur lait et les charolaises et maine-anjou pour la viande. Les troupeaux d'ovins, de caprins ou de porcins restent minoritaires.



Le Champ de foire un Jour de Marché
Coll. P. Auger



Chevrières - Coll. M. Le Fur

* Quintal: Unité équivalant à 100 kilos ou 0,1 tonnes, utilisée pour les mesures de rendement agricole

UN PAYSAGE DESSINÉ PAR L'AGRICULTURE

Les parcelles agricoles de production céréalière façonnent le paysage. Grâce à la polyculture, en pleine saison, des couleurs variées soulignent la terre. Blé, orge, avoine, seigle et maïs animent les champs. La vue n'est pas uniquement marquée par les cultures, elle l'est également par le bâti agricole.

☞ Les silos du Saint-Varentais ☞

Les silos, réservoirs étanches qui permettent de stocker les céréales en vrac, ponctuent le paysage. Il y avait deux silos à Saint-Varent, dont un en bois surnommé la « Cathédrale », qui a été démonté en 2008. Le nombre de silos a aujourd'hui triplé, le béton remplace le bois, tel le silo en béton construit avant les années 1990, avec une extension dans le milieu des années 2000. Leur capacité de stockage conjointe représente environ 15000 tonnes et ne se limite pas à recevoir les céréales du Saint-Varentais.

☞ Les fermes du Saint-Varentais ☞

Les bâtiments qui illustrent le mieux cette activité agricole sont sans conteste les fermes. Cet habitat, présent autour des bourgs ou de manière isolée, se compose d'une maison, appelée maison paysanne, et de dépendances. La majorité de ces bâtiments a été construite entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e siècle. Les matériaux employés sont locaux, naturels pour les pierres de taille et moellons, ou travaillés comme la brique.



Ferme du Saint-Varentais

La maison paysanne reflète l'importance des familles qui y résidaient ainsi que leurs ressources financières. Elle est basée sur un élément central, le logis, composé le plus souvent d'une pièce unique quadrangulaire. Cette dernière, de 25 à 30 m², comporte au moins deux ouvertures, porte et fenêtre, ainsi que des équipements comme une cheminée et un évier. Elle est surmontée d'un comble non habitable, ouvert de lucarnes.

Selon les besoins, ce logis peut être agrandi d'une pièce supplémentaire, avec une distinction entre cuisine et chambre. Certaines maisons ne disposent pas de ce même plan, comme les maisons de vigneron à Luché-Thouarsais ou le domaine de Soussigny, à Glénay. La partie habitable est alors située au-dessus d'un cellier ou de caves.

Ce bâtiment d'habitation est complété de dépendances fonctionnelles : hangars ouverts pour le matériel agricole, granges pour stocker le foin, étables et écuries ou encore des petites structures en appentis (toits à cochons, poulaillers, fours à pain...).



Paysage de plaines céréalières dans le Saint-Varentais



Les silos du site Terrena Poitou de Saint-Varent

LES MOULINS ET MINOTERIES

Les établissements spécialisés dans la transformation du blé en farine pour la consommation locale et l'exportation existent depuis le Moyen-âge. La présence du Thouaret a généré l'implantation de nombreux moulins à eau dans le Saint-Ventais.

Des moulins à eau ou à vent sont mentionnés sur la Carte de Cassini, réalisée au XVIII^e siècle, comme **le moulin à eau de Rochoux**, à Luzay, ou celui à vent, au lieu-dit **la Plaine des Moulins**, à Saint-Varent. Leur origine est sans doute bien antérieure mais les sources anciennes sur ce sujet demeurent lacunaires.



Les moulins à vent de Saint-Varent – Coll. P. Auger

⊞ Du bon fonctionnement d'un moulin ⊞



Le moulin à eau de Chevrie

Construits en matériau local, le moulin et ses installations s'adaptent à son activité et surtout à son environnement selon s'il est activé par la force hydraulique (eau) ou éolienne (vent). Le système mécanique d'un moulin est relativement simple jusqu'au début du XIX^e siècle, avec une roue hydraulique ou des ailes ajustables, entraînant une paire de meules. Le frottement de la meule tournante, sur la meule dormante, permet d'écraser les grains en farine grossière. Celle-ci est expulsée à l'extérieur des meules, directement sur le plancher.

L'architecture des moulins évolue au XIX^e siècle pour de nouveaux besoins. Bien que leur forme soit variable d'un moulin à un autre, la modernisation de l'équipement avec des machines de nettoyage de

grain, de tri et de conditionnement de la farine impliquent l'agrandissement des établissements, avec la multiplication d'espaces spécifiques.

⊞ Les moulins à chavêche ⊞

Le Saint-Ventais bénéficie de la présence d'un type courant dans la région au XVIII^e siècle : le moulin « à chavêche » (pivot), également appelé moulin cavier en Saumurois. Il se caractérise par une meilleure prise au vent grâce à une cabine de bois installée sur un socle en bois ou en pierre. Tournant sur un pivot vertical central selon l'orientation du vent, cette cabine est équipée du mécanisme et des meules. Il ne subsiste dans le paysage désormais que la base en pierre, la tour de ces moulins, qui pour la plupart sont ruinés voire disparus. Un bel exemple est conservé sur la route de Glénay à Bouillé-Saint-Varent, **à la Grande Mousinière**. La tour tronconique, aujourd'hui éventrée, héberge une chambre exigüe qui se rétrécit en hauteur comme une cheminée. Un pivot s'encastrait dans cette tour, portant la cabine en bois.



Le moulin à chavêche de la Grande Mousinière

LES MOULINS ET MINOTERIES

⊕ Du moulin à la minoterie ⊕

La fin du XVIII^e siècle est marquée par un bouleversement technique sans précédent dans le monde de la meunerie. En effet, la mécanisation des systèmes de nettoyage et de tamisage permet de produire une farine plus fine et plus blanche : le minot. Il permet de fabriquer du pain blanc, préféré au pain bis, qui contient du son. Le moulin artisanal évolue ainsi en établissement industriel.



La minoterie Baudin-Allard à Conquenuche

Dans le Saint-Varentais, de nombreux moulins à vent sont transformés en minoterie. C'est le cas **des moulins de Conquenuche**, sur la commune de Saint-Varent, désormais minoterie Baudin-Allard. En 1882, deux moulins à eau juxtaposés et associés à deux moulins à vent étaient exploités par deux propriétaires différents, Pierre Coutault et Pierre Simmoneau. En 1887, Pierre Coutault fait reconstruire son site pour le transformer en minoterie, tandis que celui de Pierre Simmoneau cesse son activité.

Joseph Baudin rachète la minoterie en 1947. Le matériel est alors composé de quatre machines à cylindres et d'un système pneumatique entraînés par une turbine. L'énergie hydraulique est complétée par un moteur diesel lorsque le cours d'eau du Thouaret est bas.

Par la suite, la minoterie est reprise par le fils de Joseph Baudin en 1968 après qu'un incendie ait ruiné les bâtiments. Poussé par l'esprit d'initiative qui caractérise les Saint-Varentais, Joseph Baudin fils fait reconstruire de nouveaux locaux par une société de montage, à 500 m du premier site. Profitant des innovations techniques, cette nouvelle minoterie fonctionne à l'électricité. Grâce à son association avec son beau-frère, la Société Baudin-Allard est fondée. Son développement va bientôt conduire à un agrandissement de la minoterie en 1976. L'entreprise, reprise par les deux fils des associés dans les années 90, est toujours en activité, avec une remise en état des bâtiments de la première minoterie.



Moulin de Veillet à Glénay

A Coulonges-Thouarsais, rue Principale, la fabrication de la matière première et la vente du produit fini vont être associées : une minoterie et une boulangerie coopérative s'installent en 1910 dans une maison particulière de 1890. Un nouveau bâtiment contigu à la maison sert d'atelier de fabrication pour la minoterie, qui fonctionne à l'électricité. La maison est transformée en magasin de vente et fournil. L'entreprise cesse son activité dans les années 1950, les bâtiments sont vendus à des particuliers qui transforment magasin et fournil en habitation alors que la minoterie est désaffectée.

→ Pour en savoir plus sur le fonctionnement d'un moulin et d'une minoterie, rendez-vous sur le site de l'inventaire du patrimoine industriel du Poitou-Charentes, rubrique « Schémas »

<http://decouverte.inventaire.poitou-charentes.fr/le-patrimoine-industriel>

LES LAITERIES

Première région de France pour la fabrication de fromages de chèvre en laiterie, la région Poitou-Charentes bénéficie également d'une renommée internationale pour le beurre et le fromage, fleurons de l'industrie agro-alimentaire. Le Saint-Varentais contribue toujours à ce succès grâce à une des deux laiteries implantées sur le territoire à la fin du XIX^e siècle : **la laiterie de Riblaire**.

Plusieurs facteurs expliquent la création de laiteries-fromageries dans la région où plus de 200 laiteries virent le jour entre 1880 et 1950 : l'amélioration des méthodes de culture avec l'intensification de l'élevage au cours du XIX^e siècle, le changement d'activité vers la polyculture et l'élevage de bovins à la suite de la crise du phylloxéra dans les années 1880 et surtout le dynamisme du mouvement coopératif laitier, né en Charente-Maritime en 1888. La fabrication industrielle du beurre, puis celle du fromage, impliquent alors une spécialisation des structures, suivant l'évolution industrielle.



La laiterie coopérative de Saint-Varent vue du ciel
Coll. P. Auger

⇨ Le ramassage du lait ⇨

Produit en ferme, le lait doit être transporté jusqu'à la laiterie pour être transformé. Au départ, les ramasseurs de lait peuvent être employés par la laiterie ou être travailleurs indépendants. Il s'agit alors pour ces derniers d'un travail d'appoint, complété par d'autres activités. La paye du ramasseur est à l'origine basée sur la quantité de lait fournie puis à sa qualité, sa propreté, afin d'éviter toute fraude comme « mouiller » le lait, y ajouter de l'eau. Se déplaçant quotidiennement de ferme en ferme, de lieux isolés aux villages, le ramasseur de lait rend également quelques services. Il transmet notamment la paie due par les laiteries aux éleveurs...

Avec deux laiteries sur le Saint-Varentais, les zones de collecte se superposent fréquemment.

Un arrangement est finalement trouvé : la laiterie coopérative collecte le lait des producteurs au nord de Sainte-Gemme, Saint-Varent, Maulais et celle de Riblaire au sud, sur les communes de Riblaire, Bouillé Saint-Varent, Glénay, Pierrefitte, Geay.

Le transport s'effectue en charrette tirée par un cheval, dans des gros bidons de 100 à 150 L. Le ramassage par traction animale cesse après la Seconde Guerre Mondiale



Les ramasseurs de lait, laiterie de Riblaire - Coll. P. Auger

au profit du transport en camion. Certains acquièrent alors des véhicules de surplus de l'armée américaine. La citerne apparaît dans les années 1970 et peut atteindre aujourd'hui jusqu'à 50000 L.



Les ramasseurs de lait, laiterie de Saint-Varent - Coll. P. Auger

LES LAITERIES

⌚ Les produits annexes de la laiterie ⌚

La production des laiteries-fromageries se diversifie rapidement à la suite des recherches pour valoriser et développer les co-produits du lait. Résidu de la production du beurre, le petit lait, ou lait écrémé, est destiné à l'origine à l'alimentation d'animaux, d'où l'implantation de porcheries en annexe des laiteries. Au début du XX^e siècle, ce petit lait sera employé dans l'industrie de la caséine*, dans des caséineries. Il sert à la préparation de colle, de matières plastiques ou encore de produits pharmaceutiques et fromages. La poudre de lait, produite à partir des années 1950, sera également destinée à l'alimentation des bovins une fois enrichie en graisse.



La caséinerie et la laiterie coopérative de Saint-Varent - Coll. P. Auger

⌚ La laiterie coopérative de Saint-Varent ⌚

La laiterie coopérative de Saint-Varent est fondée en 1896 par un groupe de cultivateurs, avec à leur tête Pierre Pimault. Créée dans le mouvement de mutualisation de l'époque, elle est destinée à l'origine à la fabrication du beurre.

Les bâtiments sont construits à partir de 1897 par l'architecte Paul-Antoine Mongeaud, avec trois salles et une cave, des logements d'ouvriers à l'étage et un hangar pour réceptionner le lait, avec une écurie à chevaux. La beurrerie fonctionne à partir de 1898. 2000 vaches alimentent la laiterie en 1900, qui est agrandie et dotée d'une machine frigorifique, l'une des premières de la région.



La laiterie coopérative de Saint-Varent - J. Rovira

En tête des laiteries du département pour la collecte de lait et la quantité de beurre produite dans les années 1910, la laiterie est annexée entre 1912 et 1914 d'une caséinerie par l'Union des Coopératives de Surgères, avec une porcherie.



La porcherie de la laiterie coopérative

La production de beurre est complétée à partir de 1930 d'une fromagerie mais il faut attendre 1947 pour que les bâtiments propres à cette activité soient construits. Il s'agit d'un bâtiment dans le style des fromageries normandes, en pierres apparentes. De grandes salles sont installées au rez-de-chaussée, l'atelier d'emballage et la salle frigorifique à l'étage, avec des hâloirs* sur les deux niveaux.

* Caséine : Produit obtenu par caillage du lait écrémé et déshydratation de la masse du lait caillé

* Hâloir : Local où s'effectue le séchage de certains fromages à pâte molle avant affinage

LES LAITERIES

En 1957, la laiterie de Taizé fusionne avec celle de Saint-Varent. La poudre de lait est produite dans les années 1960 dans un atelier construit à cet effet.

Un regroupement a lieu en 1967 avec les laiteries d'Argenton-l'Église et Saint-Loup-Lamairé, sous le nom de CARCO (Coopérative agricole du Centre-Ouest). La laiterie-fromagerie de Saint-Varent se voit alors confier la production de camemberts pour le groupe, avec les produits « Le Thouaret » et « Le Petit Gars ». Cette fusion entraîne la cessation de la production de beurre et de caséine.

Le site ferme en 1976 au profit de celui de Saint-Loup-Lamairé. Les bâtiments sont depuis désaffectés.



La laiterie coopérative côté nord - Coll. P. Auger



En-tête de facture de la laiterie de Riblaire - Coll. P. Auger

⚙️ Le saviez-vous ?

La laiterie coopérative de Saint-Varent est surnommée la laiterie des rouges, en opposition avec la laiterie particulière de Riblaire, dite des bleues.

⌋ La laiterie de Riblaire ⌋

Fondée en 1893 par Clément Vivon et Paul Réau, la laiterie de Riblaire est l'une des premières laiteries industrielles de la région. Si les débuts sont modestes, ses fondateurs cherchent à produire du beurre d'une qualité irréprochable, qui est bientôt reconnu nationalement puisqu'une médaille d'or leur est décernée en 1900 au Concours Général Agricole de Paris. Dès lors, la production ne cesse d'augmenter et assure le développement de l'établissement et de ses structures.

Une fromagerie, produisant des fromages de chèvre et de vache, et une caséinerie viennent compléter la laiterie en 1911, dans des bâtiments construits spécialement à leur usage, en face des premiers. La marque « Fromagerie de Riblaire » est déposée en 1914.

Dans les années 1930, l'entreprise est la plus importante laiterie privée du département. Avec l'augmentation de la demande et donc de la production, la laiterie est modernisée et les bâtiments des fromagerie et caséinerie reconstruits.

Une union est formée en 1961 avec les laiteries de Laubreçais et Secondigny (Deux-Sèvres). Elle permet l'installation d'une unité de



Le travail en laiterie - Coll. M. Le Fur

LES LAITERIES



Étiquette de fromage de chèvre Le Riblaire
Coll. D. Guillois

traiter l'augmentation de volume de lait. La fromagerie est agrandie en 1994 pour le moulage, l'affinage et le conditionnement, avec une nouvelle production : la feta de chèvre.

La fabrication se spécialise justement dans le fromage de chèvre à partir de 1995. Pour le lait de vache, Riblaire n'assure plus que la collecte et la concentration du lait traité ensuite dans une autre unité.

Le groupe Besnier prend le nom de Lactalis en 1999 et depuis 2001, Riblaire se trouve dans la division Tradition Lanquetot Société. De nouveaux travaux d'agrandissement ont lieu dans les années 2000, avec 250 personnes salariées en 2003 et un record de production en 2011-2012. La production ne cesse d'augmenter, avec 280 employés en 2013.

fabrication de poudre de lait tandis que la production de caséine est arrêtée. L'entreprise est vendue à la Société Atlalait, groupe laitier de Nantes, puis intégrée au Groupe Besnier dans les années 1980.

Après cette reprise, l'activité est marquée de nombreux changements : l'entreprise se recentre sur la fabrication de fromages en 1983. La production de beurre est délocalisée sur Challans, en Vendée. La fabrication de poudre de lait s'arrête en 1987.

Suite à la fermeture de certaines laiteries du groupe Besnier, leur activité est recentrée sur Riblaire, qui agrandit considérablement son aire de collecte entre 1990 et 1998. De nouveaux bâtiments sont construits pour



Regard sur...

Paul-Antoine MONGEAUD

Ingénieur diplômé de l'École Centrale des Arts et Manufacture, Paul-Antoine Mongeaud (1850-1923) est nommé à partir de 1889 architecte départemental des Deux-Sèvres. Résidant à Niort, il est à l'origine de près d'une centaine de constructions officielles et privées ainsi qu'une douzaine de restaurations.

Officier de l'Instruction publique, architecte des Monuments historiques, récompensé par le ministre des Beaux-Arts avec la Croix de la Légion d'Honneur, il est décrit comme un homme de grande culture.



Ecole Maternelle Bergeon à Thouars vers 1910
Coll. particulière

S'illustrant dès le début de sa carrière par sa capacité à utiliser les techniques et matériaux modernes de construction, comme le métal, le béton ou la brique industrielle, il introduit l'esprit Art Nouveau en Poitou-Charentes. L'école maternelle Bergeon de Thouars, la halle du marché de Coulonges-sur-l'Autize ou encore la mairie de Brion-près-Thouet, ses œuvres témoignent d'un réel talent dans l'harmonie entre architecture et décor, à l'instar de la laiterie coopérative de Saint-Varent qui allie fonctionnalité et esthétique.

→ Pour en savoir plus sur le fonctionnement d'une laiterie, rendez-vous sur le site de l'inventaire du patrimoine industriel du Poitou-Charentes, rubrique « Schémas »

<http://decouverte.inventaire.poitou-charentes.fr/le-patrimoine-industriel>

L'ESPRIT D'INITIATIVE

Le Saint-Varentais est un territoire de changements, à l'image de son paysage. Selon les aléas de l'histoire, personnelle ou universelle, les Saint-Varentais sont amenés à s'adapter économiquement. De nombreuses sociétés sont ainsi fondées. Elles s'appuient sur les ressources naturelles de leur territoire, ou au contraire innovent dans de nouveaux secteurs. D'échelle locale à l'origine, certaines d'entre elles ont prospéré grâce à l'ingéniosité de ses fondateurs et de leur équipe, jusqu'à atteindre un marché international.

☞ La fabrique de chaussures S.A. Paitrault ☞

En 1930, le cordonnier Robert Paitrault installe dans le bourg de Glénay un petit atelier de fabrication de chaussures. Cette affaire emploie alors dix personnes. Le nombre d'employés augmente grâce à une demande accrue. L'atelier est agrandi au départ à la retraite du forgeron voisin avec l'acquisition de ses bâtiments.

Pierre Paitrault, avec son épouse, succède à son père en 1960 et revoit les ateliers de fabrication. Il rachète une propriété voisine en prévision d'une nouvelle construction. Alors que le projet est en cours de réalisation en 1964, Pierre Paitrault décède brutalement. Son père reprend alors l'entreprise, aux côtés de sa belle-fille. Ils décident de réorienter l'activité par la sous-traitance de vêtements de cuir et de toile, qui représentent 30 à 40% de l'activité.

L'affaire se transforme en société en 1974. Robert Paitrault se retire définitivement en 1978 et laisse la place à son petit-fils Yannick. La société décide alors de se consacrer à la fabrication de chaussures de bébés et de jeunes. Les produits sont vendus majoritairement dans le Nord de la France et la Bretagne. Avec 45 employés et une demande accrue, la société décide en 1984 de construire un nouvel atelier, de 1300 m². La société ferme en 1996.



Les ateliers de la fabrique de chaussures Paitrault
La Nouvelle République du 5 mai 1984

☞ La manufacture de cannes à pêche Boisseau-Rouet ☞



Les anciens bâtiments de la manufacture de cannes à pêche Boisseau-Rouet au Plessis

La manufacture de cannes à pêche de Sainte-Gemme est fondée en 1961 par Guy Rouet et Michel Boisseau, deux canniers professionnels. Installée au Plessis, la société a compté jusqu'à une trentaine de salariés. Le travail est alors manuel, à partir de bambou provenant du Japon. Pour fabriquer une canne à pêche, le bambou est débité, flambé puis dressé. Les anneaux sont ensuite mis en place puis le bambou est verni en finition. 70000 cannes

pouvaient être travaillées en une année.

L'activité de la manufacture est bouleversée avec l'arrivée de la fibre de



L'équipe de la manufacture de cannes à pêche Boisseau-Rouet à ces débuts - Coll. G. Rouet

L'ESPRIT D'INITIATIVE

verre sur le marché dans les années 1970. La demande en cannes à pêche en bambou diminue alors fortement. L'entreprise est restructurée vers 1975-1977 et s'oriente vers l'importation de cannes à pêche en fibre de verre et le conditionnement d'articles de pêche provenant de Corée et de Chine, sous vide. Cette adaptation au marché est accompagnée d'une vague de licenciements : le personnel est réduit à dix employés.

Grâce à cette nouvelle activité, les articles de pêche sont vendus aux grandes surfaces sur un rayon de 200 km, avec chaque année de 25000 à 35000 cannes ou quelques 100 tonnes d'appât vendus. L'affaire est vendue en 1995 et l'activité est transférée à Thouars puis Bordeaux.

☞ Le travail du bois, la Société Martineau ☞

Au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, les trois frères Martineau, Pierre, Jacques et Claude, fondent une entreprise spécialisée dans le travail du bois et la fabrication d'articles et d'emballages en bois. Cette spécialisation a été initiée par leur père, charron*, lors de son retour de la guerre. L'entreprise s'installe route de Bouillé, à Saint-Varent. Toute la filière de fabrication est traitée, de l'abattage du bois à la vente, en passant par le sciage.

L'activité débute par la fabrication de mobilier prêt à monter, pour l'État et destiné au relogement des sinistrés de la guerre. Elle s'oriente ensuite vers la production de casiers à bouteilles, notamment pour l'Étoile de l'Ouest.

L'arrivée du plastique, diminue considérablement la demande de casiers à bouteilles en bois. Une reconversion devient donc nécessaire. L'industrie se tourne alors vers la palette, avec des clients importants comme l'entreprise de construction Saint-Gobain. La fabrication d'emballage léger est également intégrée, comme les caisses à fromages pour les laiteries de Riblaire et coopérative de Saint-Varent.

Bien que les frères Martineau n'exercent plus, l'activité d'emballage en bois perdure à Thouars, grâce à différentes entreprises.

☞ Les établissements Chabeauti ☞

Issu d'une famille de forgerons, Jean-Luc Chabeauti se lance dans les années 1960 dans la fabrication de fonds de panier pour les fermes.

En 1968, il se spécialise dans la fabrication de cages à lapin. Il fonde alors avec son frère l'entreprise Chabeauti, qui travaille avec des éleveurs et techniciens de farine.

Une première crise a lieu vers 1983-1984 et nécessite l'ouverture à la sous-traitance pour la fabrication de meubles. Le monoproduit s'avère toujours problématique dans les années 1990. L'entreprise décide de se diversifier et démarre la fabrication de cages de gavage et de petit gibier. Fortement concurrencée, la production représente 80% du marché français, passant d'environ 40 à 75 employés. L'entreprise s'ouvre à l'international en 2004.



Cage à lapin de l'entreprise Chabeauti
site www.chabeauti.com



Logo de l'entreprise Chabeauti
site www.chabeauti.com

UN ÉLAN PERPÉTUEL

Les bouleversements de l'histoire, avec un grand H ou simplement locale, ont contraint plusieurs générations de Saint-Ventais à la reconversion et à la recherche d'innovations. Si les ressources naturelles locales ont été exploitées de tout temps, l'ère du changement à partir du XIX^e siècle a ouvert cette région agricole vers l'industrialisation.

Cette évolution n'aurait cependant pas vu le jour sans la volonté des Saint-Ventais. Travaillant de manière artisanale à leurs débuts, leurs entreprises se sont adaptées à la montée de l'industrialisation tout en conservant les valeurs humaines inhérentes à l'artisanat. Si seulement certaines d'entre elles sont citées dans ce livret, toutes témoignent d'un esprit d'initiative propre au territoire.



« Belle contrée de pêche et de chasse en Plaine et Bocage »
Coll. Service de l'Architecture et du Patrimoine Ville de Thouars

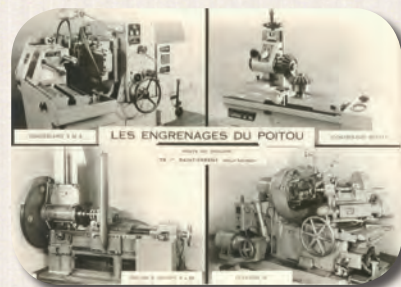


Vue du parc éolien du Saint-Ventais - J. Rovira

Qu'elles soient fermées, comme les Engrenages du Poitou et la société de confection MCP2 fondée par M. Sarrazin, ou toujours en activité, ces entreprises passées et présentes ont construit la vie économique du Saint-Ventais. Cet élan a permis l'implantation de nouveaux établissements, locaux ou internationaux, ouverts à l'innovation, comme la société Enel Green Power, chargé de l'implantation d'un parc éolien entre la Chapelle Gaudin et Coulonges-Thouarsais.

Si le cœur de la vie économique du Saint-Ventais est formé essentiellement d'entreprises locales, des structures nationales sont venues s'installer sur le territoire. En témoigne ainsi la SFRM, Société de Récupération de munitions, basée à Pierrefitte à partir de 1968 et fermée en 2002. La société ACS à Saint-Varent, créée en 1993 par M. Mingard, fournit des produits imprimés pour le conditionnement et l'emballage dans différents secteurs des industries agro-alimentaire, pharmaceutique et phytosanitaire et de la cosmétique, avec de grands clients internationaux. Ces sociétés attestent des activités annexes mais dépendantes du monde industriel.

Paysage au reflet de cette vie économique dynamique, les terres du Saint-Ventais sont marquées par les ressources naturelles, pierre ou céréales. Elles offrent également un patrimoine industriel riche. Chaque commune ou lieu-dit abrite des témoignages de l'industrie saint-ventaise, visibles ou cachés. Près du Thouaret ou des chemins de fer, le bâti témoigne de la vie de ces habitants et de leur volonté de s'adapter et d'aller de l'avant. Du Saint-Ventais, tout simplement.



Les Engrenages du Poitou - Coll. J. Marolleau

TABLE DES MATIÈRES

Le plan de localisation	p. 2-3
Entre plaine et bocage	p. 4
Les transformations du territoire à partir du milieu du XIX^e siècle	p. 5
Le patrimoine ferroviaire	p. 6-7
Le cadre géologique	p. 8
Le travail de la terre	p. 9-10
L'extraction de la pierre	p. 11-14
Le secteur agroalimentaire	p. 15
Un paysage dessiné par l'agriculture	p. 16
Les moulins et minoteries	p. 17-18
Les laiteries	p. 19-22
L'esprit d'initiative	p. 23-24
Un élan perpétuel	p. 25
Sources, bibliographie et témoignages	p. 27

SOURCES, BIBLIOGRAPHIE ET TÉMOIGNAGES

☞ Ouvrages ☞

L'Art Nouveau en Poitou-Charentes, Collectif, Coll. Laissez-vous conter le Poitou-Charentes, D.R.A.C. Poitou-Charentes, 2013

La pierre dans l'architecture traditionnelle en Pays Thouarsais, Collectif, Syndicat du Pays Thouarsais, 2004

Le Pays Thouarsais, Maurice Poignat, Michel Fontaine Éditeur, 2001

Les Deux-Sèvres aujourd'hui, Collectif, Éditions Bordessoules, 1980

Les Deux-Sèvres monumentales et naturelles, Vol. V, Nord Deux-Sèvres, Thouars et le Pays Thouarsais, Jean-Pierre Andrault, Éditions patrimoines et Médias, 2004

Les Deux-Sèvres par le préfet Dupin 1801, Collectif, Geste Éditions, 2004

Nos mémoires du Pays Saint-Varentais, Quelques tranches de vie 1945-1975, Odile Audurier, Serge Arnault, Michel Le Fur, s. e., 2011

Patrimoine industriel des Deux-Sèvres, Pascale Moisson-Pouvreau, Geste Éditions, 2005

Saint-Varent, histoire d'un grand domaine devenu commune rurale, Henri Gallais, s.e., 1935

Se souvenir de Saint-Varent, 1830-1930, un siècle d'histoire locale, Michel Le Fur, Geste Éditions, 2009

☞ Archives ☞

Archives départementales des Deux-Sèvres, Service régional de l'Inventaire Poitou-Charentes

☞ Périodique ☞

La Nouvelle République du Centre-Ouest

☞ Témoignages ☞

Annick Aubin, Yvette Aubin, Florence Faineteau, Jocelyne Marolleau, Michelle Voyer, Serge Arnault, Marc Aubineau, Jean-Jacques Auger, Robert Bargeault, Roger Bernier, Jean-Luc Chabeauti, Léopold Cousin, Claude Cyprien, Michel Guionnet, Jean-Marie Marolleau, Claude Martineau, Claude Millet, Jannick Milliasseau, Michel Mousset, Loïc Oger, André Ouvrard, Guy Rouet, Patrick Roux, Camille Tesserault, Jean Thomas.

Ce livret s'inscrit dans le projet « **Adoptez le patrimoine du Saint-Varentais** » impulsé à l'échelle du Pays Thouarsais dans le cadre de la convention de développement culturel signée entre la Direction Régionale des Affaires Culturelles Poitou-Charentes (Ministère de la Culture et de la Communication), le Syndicat du Pays Thouarsais et les trois communautés de communes de l'Argentonnais, du Saint-Varentais et du Thouarsais.

Dans la continuité de cette politique de valorisation du patrimoine local, il a été choisi de mettre en lumière le patrimoine industriel et naturel et la mémoire ouvrière du Saint-Varentais grâce à trois supports: un film sur la mémoire ouvrière, deux vues panoramiques sur le paysage et les ressources locales du territoire et ce livret.

Ce projet a bénéficié du soutien financier de :

La DRAC Poitou-Charentes - la Région Poitou-Charentes - le Conseil général des Deux-Sèvres - le Syndicat du Pays Thouarsais et la communauté de communes du Saint-Varentais

REMERCIEMENTS

Les neuf communes du Saint-Varentais - Michel Le Fur - Pascal Auger - les membres du groupe Mémoire : Annick Aubin, Yvette Aubin, Florence Faineteau, Jocelyne Marolleau, Michelle Voyer, Serge Arnault, Marc Aubineau, Robert Bargeault, Roger Bernier, Jean-Luc Chabeauti, Léopold Cousin, Claude Cyprien, Michel Guionnet, Jean-Marie Marolleau, Claude Martineau, Claude Millet, Jannick Milliasseau, Michel Mousset, Loïc Oger, André Ouvrard, Guy Rouet, Patrick Roux, Camille Tesserault, Jean Thomas - Didier Poncet Pierrette Taudière - Jean-Jacques Auger - Didier Guillois - Patrick Bouyjou - Nelly Houtekins - la minoterie Baudin-Allard - Ets Chabeauti - le groupe Colas-Rail - la Carrière de Luché-Thouarsais - les Carrières Roy - la Laiterie de Riblaire - le groupe Terrena - le centre de documentation du Service de l'Inventaire du Patrimoine de Poitou-Charentes

RENSEIGNEMENTS

Office de Tourisme du Pays Thouarsais
32 Place Saint-Médard
BP 76 - 79102 Thouars Cedex
Tél. : 05.49.66.17.65
www.tourisme-pays-thouarsais.fr

Service de l'Architecture et des Patrimoines
Hôtel de Ville - Place Saint-Laon
BP 183 - 79103 Thouars Cedex
Tél. : 05.49.68.22.80
www.thouars.fr/vah

A découvrir...

- LE LIVRET
- LE FILM
- LES ANIMATIONS
- LES VUES PANORAMIQUES

Crédits : Service de l'Architecture et des Patrimoines, Ville de Thouars - Collection Musée Henri Barré, Ville de Thouars - © Région Poitou-Charentes - Inventaire général du Patrimoine Culturel Jérôme Rovira, Syndicat Mixte du Pays Thouarsais - Collections particulières, Pascal Auger, Vincent Bellard, Patrick Bouyjou, Michel Le Fur, Guy Rouet, Jocelyne et Jean-Marie Marolleau

Graphisme : Jérôme Rovira - Syndicat Mixte du Pays Thouarsais

Rédaction : Sabine Blugeon - Service de l'Architecture et des Patrimoines de la Ville de Thouars

Mise en page et impression : Mace Imprimerie - 79100 THOUARS / 2013